

L'art lithographique en Alsace et ses principaux représentants : Engelmann, Simon et Silbermann.

La lithographie ou l'art de tracer sur la pierre, au moyen d'un crayon gras, des dessins qu'on reproduit ensuite sur le papier, fut trouvée, comme l'on sait, dans les dernières années du XVIII^e siècle par Aloys Senefelder, pauvre choriste du théâtre de Munich. Il s'associa à un musicien-compositeur nommé Gleisner, et tous deux obtinrent en 1799 du roi de Bavière le privilège d'exploiter leur découverte pendant dix ans. L'année suivante, Senefelder créa un autre établissement à Offenbach avec les trois frères André, et tous ensemble essayèrent d'introduire l'art nouveau à Paris, à Londres, à Vienne et à Berlin, mais cette tentative ne réussit point dans les deux premières villes. A Paris, de nouveaux essais, qui n'eurent pas plus de succès, furent renouvelés par André, d'Offenbach, par Choron, le célèbre fondateur de l'école de musique sacrée, et par Baltard, habile graveur et architecte distingué. Ce ne fut qu'après bien des tâtonnements que le professeur Mitterer, de Munich, finit par trouver la composition d'un crayon lithographique et la préparation des pierres ; l'*impression chimique* était découverte, ainsi que la vraie lithographie.

On fit à l'école de dessin de Munich des modèles au crayon, et à Stuttgart de la *gravure* en intailles, à la manière du cuivre ; c'est dans cette dernière ville que parut le premier traité sur la lithographie.

Senefelder, qui s'était associé avec le baron d'Arétin, vendit son établissement, après quelques publications qui ne lui avaient pas réussi. Ce fut Mannlich, directeur du musée de Munich, qui lui succéda ; sous ses auspices, deux artistes bavares, Strixner et Pilotti, exécutèrent la première œuvre vraiment artistique que la lithographie ait produite ; c'est

une collection de fac-simile de dessins de Raphaël, de Michel-Ange, d'Albert Durer et d'autres grands maîtres, qui appartiennent au cabinet du roi de Bavière.

L'art nouveau se répandit en Italie et en Angleterre sous le nom de *polyantographie*. En France, il eut à lutter contre les préventions des artistes et surtout du gouvernement impérial qui craignait que la lithographie ne permit à chacun d'établir des imprimeries clandestines. Denon, directeur du musée impérial, et le général Lejeune ne purent obtenir en 1807 l'autorisation de créer un établissement lithographique à Paris ; Mannlich ne fut pas plus heureux en 1810.

Ce ne fut qu'en 1815 que Godefroi Engelmann, de Mulhouse, introduisit sérieusement la lithographie en France, en fondant dans sa ville natale un atelier d'où sortirent aussitôt des produits assez remarquables pour attirer, dès l'année suivante, l'attention de la société d'encouragement. Paris fut doté en 1816 par Engelmann d'un établissement lithographique et l'année suivante d'un autre par le comte de Lasteyre, qui était allé étudier l'art nouveau en Allemagne.

La lithographie n'était cependant pas encore parvenue au degré de perfectionnement qu'on attendait de sa part ; elle ne servait guère qu'à des impressions commerciales d'écritures. Mais cet état de choses ne devait pas durer ; l'art nouveau sut bien vite reproduire les croquis spirituels de Carle Vernet, certaines études d'ornement de Fragonard, les Vues de France de Bourgeois, les paysages colorés de Thiénon, les Essais d'Isabey. Des artistes de talent, tels que Delpech, Villeneuve, Robert, Athalin, Gosse, Daguerre, Cicéri, Chapuis, prêtèrent leur crayon à ce nouveau genre d'illustration. L'Alsace ne resta pas en arrière ; plusieurs dessinateurs de cette province, dont nous parlerons plus loin, produisirent des œuvres remarquables dans l'art propagé par Godefroi Engelmann.

Ce dernier était né le 17 août 1788. Ses parents l'avaient

destiné au commerce, mais il ne tarda pas à abandonner cette carrière qui n'avait aucun attrait pour lui ; il quitta Mulhouse pour aller étudier à Paris la peinture dans l'atelier de Regnault. En 1814 il se rendit à Munich afin de s'initier à la lithographie, récemment découverte par Senefelder. Il ne fut donc pas, comme le prétend la *Biographie Didot*, l'un des inventeurs de cet art, mais seulement un de ses propagateurs les plus intelligents ; il sut lui donner une impulsion plus grande en perfectionnant les encres, les crayons et certains procédés. Engelmann n'inventa pas même la *chromo-lithographie* ou impression lithographique en couleurs ; ce genre d'impression avait été déjà décrit en détail dans l'*Art lithographique* de Senefelder, qui avait fait lui-même de nombreux essais et obtenu de remarquables résultats.

Outre les maisons qu'il avait fondées à Mulhouse et à Paris, Engelmann en créa une autre à Londres. En 1836, il joignit à son établissement de Paris un atelier de chromo-lithographie d'où sont sortis des produits remarquables qui ont popularisé l'art de l'impression en couleurs.

Parmi les recueils d'estampes les plus connus qui ont été exécutés dans les ateliers d'Engelmann, on cite les illustrations des ouvrages suivants : *Lettres sur la Suisse*, par Raoul Rochette (1822) ; *Un mois à Venise*, par le comte de Forbin ; *Cours d'histoire naturelle*, par Oudard (1824) ; *Cours de dessin linéaire*, par Laurent ; *Voyage pittoresque dans le Brésil*, par Rugeudas ; *Voyage pittoresque et militaire en Espagne*, par Langlois (1826) ; les *Antiquités d'Alsace*, par J.-J. Schweighauser et de Golbéry (1828). Plusieurs planches de ce superbe ouvrage sont de la propre main d'Engelmann, qui était très bon dessinateur lithographe.

Il a laissé plusieurs traités remarquables sur son art : un *Recueil d'essais lithographiques* (Paris, 1817, in-4°) ; un *Manuel du dessinateur lithographe* (Paris, 1823) ; un *Traité théorique et pratique de la lithographie* (Paris, 1839-1840, in-4°). Ce

dernier ouvrage, qu'il écrivit avec la collaboration de son fils, est précédé d'une excellente biographie d'Ensefelder et accompagné de 50 planches.

Engelmann, qui avait propagé la lithographie en France, y vulgarisa aussi la *chromo-lithographie*, ou impression lithographique en couleur trouvée, au commencement de ce siècle, par Marcel de Serres. Il perfectionna les procédés de ce dernier en inventant une machine à repérer, pour laquelle il prit un brevet d'invention le 31 août 1837 et à laquelle Bresset, père, apporta plus tard d'heureuses modifications. Les perfectionnements donnés par Engelmann à l'art chromo-lithographique lui valurent, en 1837, un prix de 2,000 francs de la part de la Société d'encouragement.

Godefroi Engelmann mourut en 1839. Son fils Robert, qui a été longtemps son associé, dirige la maison de Paris qui excelle dans la chromo-lithographie. Quant à celle de Mulhouse, elle est devenue, depuis quelques années, la propriété de M^{me} veuve Bader qui continue les traditions laissées par ses prédécesseurs.

Après Mulhouse, c'est Strasbourg qui, de toutes les villes d'Alsace, a possédé les établissements lithographiques les plus importants. Le premier lithographe de cette ville a été Bœhm, ancien commissaire de police, qui avait passé un traité avec un élève de Senefelder pour exploiter l'art nouveau. Son atelier, ouvert en 1817, laissait beaucoup à désirer. Le second établissement lithographique fut créé en 1820 par Levrault, imprimeur typographe et libraire. Il s'était adjoint, pour diriger cet atelier, Clément Senefelder, frère de l'inventeur et habile écrivain lithographe.

Quelque temps après, sous le ministère de Villèle, la lithographie fut assimilée à la typographie et la création des établissements de ce genre soumise à l'obtention d'un brevet. Le gouvernement, qui n'accordait plus de brevet, le refusa à

Frédéric-Sigismond Simon ¹ qui y avait tous les droits comme graveur en taille-douce établi à Strasbourg depuis 25 ans. Ce ne fut qu'à la chute de M. de Villèle, sous le ministère Martignac et à la fin de 1828, que Simon obtint le premier nouveau brevet, qui fut suivi en 1829 de ceux qu'on accorda au graveur Oberthur, au libraire Jundt et à plusieurs autres personnes.

Simon avait un fils, Frédéric-Emile, né en 1805, qui avait commencé à faire de la gravure ; ayant été obligé d'y renoncer, à cause de maux de tête, il étudiait la pharmacie lorsque son père obtint le brevet d'imprimeur-lithographe. Il renonça alors à cette nouvelle profession et se rendit à Francfort et à Munich pour s'initier dans l'art de la lithographie. A son retour, vers la fin de 1829, lui et son père ouvrirent un atelier lithographique avec deux presses. Toutefois, leur association ne dura que trois ans ; le père s'étant retiré, le fils resta seul à la tête de l'établissement qu'il dirige encore, et d'où sont sorties des lithographies et chromo-lithographies qui ont fait connaître son nom dans l'Europe entière.

De 1830 à 1855, les ateliers de Simon ont possédé un certain nombre d'artistes distingués : Burck, Muller, Kreutzberger, Bossert, qui illustrèrent les ouvrages des professeurs Schimper, Ehrmann, Sédillot, etc. Le procédé de bois aquarellé, employé par Simon à la reproduction d'aquarelles de maîtres, qu'il exposa à Paris en 1855, lui valut la croix de la Légion d'honneur. Ce procédé est délicat, demande des imprimeurs intelligents et ne peut guère être employé à la machine. Après 1855, la maison Simon n'a plus produit grand'chose en fait de chromo-lithographies.

A côté des imprimeurs-lithographes Engelmann et Simon, on doit placer Henri-Rodolphe-Gustave Silbermann, né à Strasbourg en 1801. Après avoir étudié le droit dans sa ville

¹ Mort en 1849 à l'âge de 72 ans.

natale, il prit, à la mort de son père, la direction de l'imprimerie de celui-ci. Voulant en faire un établissement modèle, Silbermann se rendit à Paris, où il resta longtemps dans la maison Didot; puis il visita l'Angleterre et la Hollande. De retour à Strasbourg, il introduisit de grands perfectionnements dans ses ateliers, particulièrement au point de vue de l'impression en couleur. Ses produits chromo-lithographiques, qui consistaient soit en ouvrages de luxe, soit en illustrations populaires, en soldats coloriés, etc., lui valurent la croix de la Légion d'honneur (1845), et des médailles aux expositions de 1844, 1849, 1851, 1855, etc. Parmi les ouvrages sortis de ses presses, nous citerons : l'*Album typographique* (1840), présentant une série de caractères d'imprimerie, depuis l'origine de cet art jusqu'à nos jours; le *Code historique de la ville de Strasbourg* (1840), offrant cette particularité qu'on n'y rencontre pas un seul mot coupé au bout des lignes; la *Zoologie du jeune-âge* (1842-1860), comprenant 34 planches in-4°; les *Vitraux de la cathédrale de Strasbourg* (1851-1855), in-folio, ayant jusqu'à 18 couleurs; l'*Ancienne bannière de Strasbourg*, planche en 36 nuances, ornant l'*Alsace ancienne et moderne*, de Bacquol et Ristelhuber, etc.

Comme productions artistiques en Alsace, la période de 1830 à 1845 a été fertile en dessins au crayon lithographique; elle a produit un grand nombre de portraits, de paysages et de monuments par Charles Schuler, graveur (cousin de Théophile Schuler), Sandmann, Flaxland, J.-D. Beyer, Weinzorn, Wittmann, Rothmuller, etc. La chromo-lithographie n'élevait pas encore son vol jusque dans les régions de l'art; ce n'était encore que de la calligraphie. Jusqu'en 1855, on continua le crayon; c'étaient les dessins de Théophile Schuler, de Schutzenberger, de Haffner, de Chuquet, de Laville, de Lallemand, etc., tous artistes distingués. Théophile Schuler dessinait à la plume sur pierre, et presque à main levée, ses Schlittens des Vosges et ses illustrations du Pfingstmontag.

Les autres lithographies de Strasbourg ont été celles de Seupel, de Havard et de Baltzer ; les plus récentes ont été créées par Fassoli, Lemaître, Groshost, Dusch, qui sont sortis des ateliers de Simon. On peut encore citer parmi les établissements de ce genre, ceux de Hahn et de Vix à Colmar, celui de Wentzel à Wissembourg.

SUPPLÉMENT

BIELER JEAN-FÉLIX

Peintre (xvi^e siècle)

Il était né à Strasbourg. Deux de ses peintures sur bois, représentant *Jésus-Christ sur la croix* et le *Rapt des Sabines*, ainsi qu'un bon dessin à la plume daté de 1635 et figurant un *Garçon qui rit*, appartenaient au célèbre amateur strasbourgeois Elias Brackenhoffer.

BUHLER JEAN-FRÉDÉRIC

Peintre (xvi^e siècle)

Il appartenait à une famille d'artistes strasbourgeois. La collection Kunast possédait de lui : les *Douze mois de l'année*, le *Roi Nabuchodonozor*, et *Tobie avec l'archange Raphaël*.

DEUBLER JEAN-JACOB

Peintre (xvii^e siècle)

Originaire de Strasbourg. On connaît de lui trois paysages qui appartenaient à Kunast.
